

1

J'avais atteint cet âge des garçons où, les histoires illustrées du *Corsaro Nero* ou de *L'Avventuroso* archivées dans l'armoire, ils parcourent les premières pages des *Promessi Sposi*¹ et se lissent les cheveux d'une main mouillée tout en se jetant une œillade dans la glace du lavabo, bref, cet âge où ils s'intéressent à l'amour.

Nous habitons, avec mon père, dans l'une de ces îles qui font la sentinelle à l'ouest de la Sicile et du continent, une maison de pierre construite des mains patientes d'un aïeul garibaldien à quelques pas de la Méditerranée, en bout du village. Par un phénomène que je ne m'expliquais pas à l'époque, la pauvreté nous était moins pesante que pour les autres familles de pêcheurs. Mon père possédait son propre bateau dont il avait renouvelé le diesel Fiat, modèle 1933, sans trop d'efforts et il employait même pour compagnon Giuseppe Cucagna, un mort de faim dégingandé, illettré mais dévoué, qui l'aidait à tirer le filet : ceci,

1. *I Promessi Sposi*: « Les Fiancés », célèbre roman d'amour d'Alessandro Manzoni, écrit au XIX^e siècle qui a occupé la table de chevet de générations entières d'adolescents italiens.

moyennant sa subsistance et le vin noir d'une vigne que mon père possédait à flanc de volcan et qu'il lui mesurait d'autant moins qu'à défaut de boire, Giuseppe n'était bon à rien. Son amour du soleil qui avait noirci sa peau jusqu'à la parsemer de craquelures le faisait surnommer *il Girasole*¹.

Nous menions une vie paisible qu'aucune ombre ne menaçait et je ne pouvais qu'espérer dans les événements à venir tant ils me paraissaient inscrits dans un programme à l'avance organisé par un destin bienveillant. Aimé de mon père, aimé d'Agrippina Foscari dont je parlerai plus loin, aimé des gens de mon île et même aimé du Duce comme quarante millions d'Italiens, je voyais s'annoncer l'été le plus magnifique, le plus prometteur de ma jeune vie, en ce temps où j'abordais les rives de l'âge d'homme.

Rien. Je ne savais rien.

De Rome, il ne nous venait que les impôts et les affiches du parti que le podestat¹ collait d'un air désespéré car ceux qui savaient lire ne dépassaient pas la troisième ligne au motif que les encouragements publics les rendaient mélancoliques. Puisqu'elles n'étaient d'aucune utilité, des doigts moins impies qu'intéressés ne tardaient pas à les arracher, le papier dont elles étaient faites n'ayant pas son pareil pour allumer le feu, à ce qu'en disaient les femmes du pays dans le grand bavardage du lavoir communal.

Un buste de Mussolini, en raison de son poids de porphyre, avait traversé le village dans la même charrette qui servait à promener la sainte chaque année, escorté du

1. Le tournesol.

2. Premier magistrat de la cité (ici, mis en place par le régime fasciste).

podestat et de ses trois affidés qui tenaient les manchons à tour de rôle. Le buste, une fois scellé dans l'entrée de la mairie, accueillait les visiteurs qui le considéraient d'autant mieux qu'il n'avait rien coûté et occultait une tache sur le mur. Je lui trouvais un air de Scipion l'Africain tel qu'il figurait en vignette au chapitre des guerres puniques dans mon livre d'histoire. J'en avais fait part au podestat qui avait trouvé cette comparaison judicieuse et certainement exacte. La même observation, rapportée à mon père, n'avait provoqué qu'un haussement d'épaules et un regard exaspéré vers le ciel.

De ma mère, je ne savais rien sauf qu'elle vivait quelque part sur le continent dont mon père, lorsque je lui avais posé la question, m'avait montré la direction d'un geste aussi ample que vague, et aussi qu'elle avait vécu son enfance dans le village puisque l'institutrice, l'année de sa retraite, m'avait remis, en gage d'affection, un joli plumier en me disant que c'était celui de ma mère et qu'elle l'avait gagné à la distribution des prix, en 1908, l'année du tremblement de terre qui avait ruiné Messine. À sa façon de le manipuler, de l'ouvrir à la recherche d'une inscription à l'intérieur, j'avais compris que mon père avait sans doute reconnu le plumier mais il l'avait reposé brusquement sur la table avant de sortir de la maison pour revenir quelques moments plus tard, comme si de rien n'était. Entre-temps, j'avais trouvé son prénom, Luca, gravé à l'intérieur d'une main enfantine (qui devait être celle de ma mère). Et moi, je ne connaissais que lui, comme s'il avait toujours été là et que nous avions toujours vécu sur cette île où il m'avait élevé à l'ombre du volcan, face à la

mer, même si de ma petite enfance je ne conservais que le souvenir de silhouettes floues qui s'agitaient, peut-être dans un autre décor, même encore si j'étais né à Rome comme le démontrait mon état civil. Ainsi vivions-nous, lui massif, lui grisonnant, et moi si souple, si maigre, si fin que l'on n'eût jamais cru que j'étais issu de ses œuvres tant l'absente – ce que je ne compris que plus tard –, dans le mélange des gènes, avait pris le dessus.

Le volcan, immense, mystérieux mais rassurant. Au village on le surnommait *il Nonno*¹, comme si sa présence éternelle, tutélaire, garantissait une protection contre les ennemis du dehors par cette formidable apparence qui le faisait distinguer de loin par les vigies et servait d'amer aux navires en perdition. De temps à autre, il démontrait par quelque toux catarrheuse, par quelque renvoi d'hésitantes flammes, que la mort des volcans n'avait point corrompu sa masse lourde toujours palpitante. Il s'ébrouait comme un vieux monstre qui cauchemarde mais, de mémoire de villageois, même en remontant aux ancêtres les plus reculés, aucun dommage n'était venu de lui. Quant aux coulées de lave grise qui parsemaient ses flancs rugueux de vieillard, elles dataient d'une zone inconnue du temps, au-delà de la mémoire des hommes. Mais de ces fureurs antiques, il restait certaines plages où le sable obstinément, quoique lavé par des milliards de vagues, conservait la même couleur noire ravivée par l'écume. Et c'était cette alliance, cette union matrimoniale entre la

1. Le grand-père.

mer et le volcan qui avaient créé la race des Îliens, également issus de l'un et de l'autre.

Cet été dont je veux parler, l'été 1935, précédait un événement qui m'intriguait : la rentrée scolaire qui se ferait, non plus à l'école du village, mais au collège de Reggio sur le continent. Les autorités enseignantes de l'île (l'institutrice et le curé Don Leonardo) étaient parvenues au constat qu'elles ne pouvaient plus rien pour moi et que je devais être livré à d'autres mains sous peine de devenir pêcheur, comme les autres, ce qu'elles refusaient d'ores et déjà au vu de talents qu'elles me prêtaient. Mon père s'était joint avec force à cette coalition, quelque peine qu'il en éprouvât. J'avais pressenti dans ce choix le réveil des taches de sa vie dont il restait des traces sur des étagères sous forme de livres, certains qu'il avait écrits et d'autres qui lui étaient dédiés en de longues formules alambiquées datant de l'époque où lui-même vivait sur le continent. À Rome je crois, avant de revenir sur l'île qui l'avait vu naître et de devenir pêcheur, comme son père avant lui et les aïeux de son père.

C'était le soir que nous parlions ensemble ou plutôt dans ces moments où l'avancement de l'heure nous était donné par l'ombre du volcan qui d'abord glissait le long des coteaux avant de rejoindre, comme une flaque qui se répand, les maisons, la plage et la mer enfin. Après m'avoir interrogé sur ma journée dont je lui faisais un évasif compte rendu, il racontait sa pêche qui avait débuté tôt le matin à l'heure où la flaque reflue jusqu'au cratère. Puis il soliloquait sur les affaires du village, les incidents avec l'Éthiopie et sur d'autres événements plus anciens qui reve-

naient dans sa bouche et qu'il avait sans doute besoin d'exprimer à mi-voix, mélangeant le regret et l'envie de les évoquer. Était-ce vraiment à moi qu'il parlait ? Je n'en doutais pas puisqu'il ponctuait ses récits d'exclamations brèves qui me prenaient à témoin (Carlo, tu vois...) mais en même temps je savais qu'il s'adressait à un inconnu transparent, apte à saisir les nuances de son propos. Peu importe. Même si les péripéties qu'il relatait, les personnes qu'il nommait m'étaient étrangères, j'étais flatté, voire fier qu'il s'adressât à moi, comme si j'étais son égal. Le recueil de ses confidences, même absconses, me remplissait de bonheur, dans ces moments délicieux qui précédaient le plaisir de la nuit, comme l'ombre du volcan achevait de tout recouvrir et que les lueurs du cratère dardaient leurs reflets sur la mer étale jusqu'au loin.

Le matin, sitôt accomplies les corvées ménagères qui m'incombaient dans l'organisation de la maison, je déambulais en lisière de la mer d'un pas languissant qui me portait jusqu'aux embarcadères où les barques étaient tirées au sec dans une débauche de filets amoncelés qu'on lavait à grande eau, tirée d'une fontaine, de crainte que le soleil n'abrège la vie des mailles irritées par le sel. Je me lançais dans des travaux de reprise, réparant les trous, rafistolant les brins défaits ou proches de céder, en même temps que les autres gosses, guettant le retour de la première vague de bateaux, les plus modestes, la plupart équipés de voiles rapiécées et de moteurs souvent défaillants qui leur interdisaient de s'éloigner.

Par cette solidarité qui faisait qu'au village il n'était de besogne qui n'exigeât un effort collectif, nous aidions à

hisser les barques puis à vider les fonds des poissons brillants et virevoltants destinés aux bassines alourdies de pains de glace, juchées sur des brouettes, et que les ouvrières de la coopérative s'empressaient de faire rouler jusqu'au quai.

La seconde vague, composée de bateaux quillés ne reviendrait qu'en fin d'après-midi où j'irais l'attendre. C'est ainsi qu'à l'heure où le soleil était le plus haut, où ses feux dispensaient cette fièvre qui asséchait les dernières gouttes de mer accrochées sur les bordés des barques ou sur les filets déjà suspendus aux travées, cette fièvre qui faisait grésiller la poussière, le sable et le sel dans les rainures entre les pavés, à cette heure-là où les volets se fermaient, où les bêtes familières se rencognaient dans d'incertaines obscurités, à cette heure donc où, dans le village, plus rien ne bougeait, où tout se figeait dans une immobilité sacrée, je rejoignais Agrippina Foscari. Avec cette audace mêlée d'hypocrisie propre aux filles de l'extrême sud de l'Italie, abîmées en dévotions publiques et n'osant que des revendications enfantines noyées de rassurante docilité qui les rendaient insoupçonnables, elle s'échappait sans bruit, fuyant par les ruelles désertes jusqu'au lieu de nos rendez-vous.

Nous en changions souvent tant les persiennes closes et les rideaux tirés recélaient de soupçonneux regards attentifs aux habitudes des jeunes amants et prompts à la dénonciation. Elle accourait dans l'air ardent, un peu essoufflée, ses jeunes seins battant sous la chemise boutonnée jusqu'à la croix de communion et nous avions ce premier embrassement où mes mains vérifiaient à

travers le tissu les courbes élastiques et frêles de sa féminité. Et l'Agrippina, brûlant d'une ferveur tendre, se plaquait contre moi jusqu'à ce que nous vacillions ensemble contre le mur du porche noir qui abritait notre rendez-vous.

Après quoi, dans un entrelacs de ruelles parsemé d'églises, de chapelles, de calvaires et d'ex-voto, nous nous échappions du village, profitant des passages couverts pour nous enlacer encore, jusqu'au chemin creux qui débouchait sur la campagne vide d'âmes. Nous marchions sur la terre poudreuse, sous les bombardements silencieux du soleil, nous gravissions les *schiare del fuoco*¹ par lesquels la lave s'était déversée, peut-être au temps où Rome dominait le monde. Et là, à mi-pente des vieux flancs du *Nonno*, après un labyrinthe de buissons épineux, nous nous glissions dans une grotte où coulait une source mélodieuse. Agrippina tirait d'un sac quelques tomates, quelques fruits, et moi, sur un gril improvisé, je faisais griller des poissons volés.

Dois-je parler de ces moments où nous nous aimions à même la terre rouge dans la pénombre fraîche de la grotte ? Le premier l'un pour l'autre, nous n'avions pas tardé à trouver les gestes naturels de l'amour. Avec cette détermination qui était l'un des traits les plus forts de son caractère, elle ne m'avait opposé aucune réticence comme si, à l'âge des adolescentes, elle faisait déjà des choix réfléchis de femme. Car c'était ce que je n'avais pas tardé à

1. Les chemins de feu.

comprendre : Agrippina, camarade d'école rencontrée par-dessus le muret qui séparait la cour des filles de celle des garçons, côtoyée à l'église, croisée dans les rues du village lorsqu'elle faisait les courses de sa mère, fréquentée à l'occasion de ces innombrables fêtes, processions, réjouissances diverses jusqu'au cinéma en plein air du Fascio¹, nonobstant les films héroïques qu'on y projetait, avait depuis longtemps, sans que j'en sache rien, jeté son dévolu sur moi. Curieusement, c'était les leçons de latin, dispensées par le curé Don Leonardo, trop savant pour avoir échoué sur notre île autrement que par punition, qui avaient créé notre intimité. À défaut d'exalter nos âmes, il s'inquiétait de nos esprits. Informé de ce que les maîtres de l'un et de l'autre nourrissaient des espoirs sur nos talents de latinistes, il s'était entiché de nous et avait, si je puis dire, ourdi d'élever notre niveau dans l'attente d'études supérieures annoncées. D'où ces leçons particulières qu'il nous dispensait avec ferveur le samedi dans une salle du presbytère. Et là, dans la jungle des déclinaisons, les pièges de l'ablatif absolu et du gérondif supin, nous cherchions notre chemin à tâtons à travers les récits militaires de César, les discours judiciaires de Cicéron, les leçons de Tacite, les racontars de Suétone et les chants de Virgile qui constituaient le fin du fin. Car nous aimions Virgile et il nous le rendait. Le mieux c'était l'*Énéide*, surtout les quatre premiers livres, l'histoire de Didon et d'Énée. Et le récit de la chute de Troie. Il fallait naviguer

1. Diminutif de PNF : Partito Nazionale Fascista.

dans les subtilités du vers latin, et de l'hémistiche, distinguer le dactyle du spondée et de l'anapeste. Nous pratiquions la scansion avec acharnement en marquant bien la césure. Il fallait apprendre et nous récitions avec bonheur. Il fallait traduire et nous nous y efforcions malgré les impropriétés, les solécismes, les faux-sens et même les non-sens. Bref, notre amour naquit entre l'abominable récit de la fin de Troie et le non moins abominable abandon de Didon par Énée l'inconstant. C'est ainsi qu'un jour où Agrippina évoquait notre séparation à l'horizon de la rentrée scolaire, en insistant sur cette échéance que nous appréhendions avec terreur, je m'écriai :

— *Infandum regina jubes renovare dolorem*¹, qui inaugurerait le livre II.

En suite de quoi, elle me renvoya aussitôt dans l'éclair humide de son regard :

— *Felix, heu nimium felix, si litora tantum numquam Dardaniae tetigissent nostra carinae*² ! qui clôturerait à peu près le livre IV.

Tout était dit. L'échange des aveux valait consentement. Je baisai sa bouche en tremblant par-dessus les dictionnaires et les précis de grammaire. Ma main s'approcha de son sein, elle ferma les yeux et ce fut là notre première étreinte d'où la chasteté était déjà absente tandis que de l'autre côté de la cloison nous parvenaient la voix de Don Leonardo et les répons marmonnés des enfants de chœur

1. Tu me demandes, ô reine, de raviver l'immense douleur.

2. Heureuse, hélas, trop heureuse si les navires dardaniens n'avaient jamais touché nos rivages !

occupés à je ne sais quel sacrement.

Ainsi la passion, mitonnée dans un presbytère, abreuvée de Virgile, la passion née de la vie en son printemps, nous inondait d'un coup avec l'empoignade annoncée des corps, ses halètements, ses cris et ses lamentations. La passion et ses silences. Voilà. Elle nous tombait dessus comme une éruption brutale du vieux *Nonno* tout à l'heure si tranquille et nous n'y pouvions rien. C'était le *fatum*, le décret des dieux jailli de l'Olympe qui nous commandait et nous n'en étions d'ailleurs pas surpris tant nous baignions, l'Agrippina et moi, dans l'ordre du monde antique.

D'où cet été-là, cet été de l'année 1935, où nous parcourions en hâte le dos du volcan à l'aller et au retour du chemin de la grotte, les jours de grand soleil. Et lorsque le temps menaçait, les bateaux de pêche cloués au port, nous rejoignons, à l'autre bout de l'île, les plages balayées de bourrasques où couraient les buissons épineux arrachés par le vent. Enlacés sous un rocher, nous contemplions, éblouis, la mer nue avec ses fracas et ses sifflements. Les rouleaux gris, accourus depuis les lointains, se gonflaient, se chevauchaient parfois au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient. Des gouttes arrachées au sommet des vagues volaient jusqu'à nos visages et sur leurs flancs apparaissaient des lignes blanches qui formaient des dessins et les faisaient ressembler à des tranches de jambon. L'amour encore, sans les enveloppements protecteurs de la grotte, l'amour sur les étendues vides de la plage dans le brouhaha du vent, le charivari de la mer et les flaques de mousse grises et blanches qui glissaient sur le sable détrempe jusqu'à nos pieds.

Le soir je retrouvais mon père et nous attendions ensemble les délices de la nuit tandis que de sa voix rauque, cassée par l'abus du tabac et les ordres qu'il faut crier en mer à l'adresse du matelot *Girasole* quand le vent se met à tourner, il réitérait ses questionnements et ses monologues. Je lui répondais par bribes avec l'espoir que peut-être ses demandes correspondaient à un rituel et qu'il n'attendait de moi aucun éclaircissement sur l'emploi de mes journées. C'était une erreur car, à plusieurs reprises, sans qu'il n'en dise rien, je compris, à certains éclairs de son regard, à une pliure du coin de ses lèvres, qu'il ne croyait pas un mot des lénifiantes versions que je lui servais. Peut-être certaines langues agiles lui avaient-elles déjà rapporté quelque détail sur mes promenades de l'après-midi avec l'Agrippina mais il se gardait de m'en faire part à cause d'une pudeur entre les pères et les fils, feignant d'acquiescer à mes omissions et à mes mensonges. Après quoi, il se mettait à parler à son tour, remâchant ses propres souvenirs, évoquant les mêmes fantômes que j'avais l'impression d'avoir déjà rencontrés tant il y revenait. De ma mère, il ne disait toujours rien alors que j'étais sûr, car il ne pouvait en être autrement, qu'elle avait bien joué son rôle dans ces épisodes dont je ne savais toujours pas s'il en haïssait ou s'il en adorait le souvenir. Certains noms, parfois, tombaient de sa bouche, de ceux que la radio répétait à satiété ou qui figuraient en page de garde du *Popolo d'Italia*, Farinacci, Balbo, Starace, Grandi, Graziani, Guidi et d'autres que j'ai oubliés. Un jour, je m'enhardis à lui demander s'il avait eu l'occasion d'approcher Mussolini. Il eut un hochement de tête puis, désignant les

étagères où étaient rangés ses livres qu'il avait publiés, il me dit : « Il n'aimait plus ce que je disais de lui, alors... » Puis il se tut, comme s'il en avait trop dit au jeune homme ignorant que j'étais. Je compris que sa pensée dérivait à nouveau vers ce monde passé où je n'étais pas autorisé à entrer. Je me mis, à mon tour, à rêver à l'Agrippina, à me remémorer les discours intelligents et tendres qu'elle m'avait tenus dans l'après-midi et certaines douceurs qu'elle avait acquises, après la rudesse des premiers temps, dans les gestes de l'amour. Tout cela se passait à l'heure des étalements de l'ombre et du dernier clapot de la mer qui annonce la nuit.